

Des Destinées de la Poésie

Contexte et enjeu de cette œuvre dans le parcours de Lamartine

Guy Fossat et Anne-Marie Doucet

Le titre choisi par Lamartine *Des Destinées de la Poésie*, ne manque pas, de prime abord, d'intriguer le lecteur. On trouve assez souvent, dans le titre *Destinées*, avec majuscule et pluriel ? *Poésie* avec majuscule ? Mais dès les premières lignes, on comprend qu'il ne s'agit pas d'un Traité de poésie ou de versification, d'un Art poétique... Une esthétique, peut-être ? Ne serait-ce pas plutôt une vision de la Poésie, et de ses enjeux, de sa mission, de son avenir ? Si telle est bien la problématique de Lamartine, on comprend mieux le choix du mot *Destinées*. Ce serait une sorte de *Manifeste*, une proclamation à la gloire de la Poésie, dans tous les temps passés et présents, et surtout dans l'avenir !

Situons, tout d'abord, ce texte de Lamartine, dans sa vie et ses écrits, sur le chemin qu'il emprunte, au début des années 1830 ; développons, ensuite quelques éléments introductifs au texte même des *Destinées*, ainsi qu'à la conception de la poésie de ce temps.

LAMARTINE DANS LE CONTEXTE POLITIQUE DES ANNEES 1820-1830

« *Nous-mêmes, royalistes d'esprit et de cœur...* » (Sur la politique rationnelle)

Lamartine, à la fin des années 1820, se tourne vers l'engagement politique après avoir acquis la célébrité du poète. Or, il essuiera toute sa vie, de la part de ses détracteurs, des quolibets ou des critiques sur sa prétention de poète à vouloir se lancer en politique. Lui-même exercera, à tel ou tel moment de sa vie, plus particulièrement l'une ou l'autre de ces deux facettes de sa personnalité, mais il n'abandonnera pas ce qui constitue pour lui, *le chaînage de la poésie et de la politique* : la même conviction que, lui Lamartine, se considère porteur d'une mission qui l'imprègne et qui le dépasse, consistant à guider la nation, le peuple, le régime même de la France - qu'il soit monarchique ou républicain - vers la Justice et le Progrès, valeurs que lui inspire le Christianisme.

Antérieurement à son engagement républicain, Lamartine s'était accommodé de la Monarchie restaurée en 1815, mais avec des réticences croissantes devant l'aveuglement des « puissants » à entendre la nécessité de réformes sociales. Depuis sa consécration, en 1820, comme poète célèbre grâce à ses *Méditations*, il avait vécu des subsides de la Monarchie de Juillet, Secrétaire d'Ambassade en divers postes des principautés italiennes.

En juillet 1830, quelques journées de manifestations parisiennes - Les Trois Glorieuses - aboutissent à l'abdication du roi Charles X en faveur de son fils, le Duc d'Orléans, mué aussitôt en Louis-Philippe 1^{er}, Roi des Français. Ce roi abdiquera le 24 février 1848, sous la pression de la Chambre et de la rue, et d'un certain Alphonse de Lamartine, qui ne fera pas appel ni à un nouveau roi, ni même à une Régence, rompant avec les Bourbons, proclamant et instaurant la République !

Le 19 septembre 1830, Lamartine avait remis sa démission à Louis-Mathieu Molé, Ministre des Affaires étrangères de la toute nouvelle Monarchie de Juillet.

En octobre 1830, il envisage d'écrire des « odes politiques », tout comme Victor Hugo qui rêve « d'attacher à sa lyre une corde d'airain » Dans une lettre du 19 novembre 1830, à un jeune poète qui lui demandait conseil, il écrit : « *Vous ne pressez pas la corde assez nettement et assez vigoureusement. Songez que toute poésie politique doit être poésie populaire et que, pour être poésie populaire, elle doit se servir du mot propre et de grosses et fortes images saisies par toutes les rudes imaginations auxquelles elle s'adresse. Articulez fortement et très fortement ; voilà mon conseil en vers de ce genre.* »

En mai 1831, Lamartine pose sa première candidature à la députation, à une époque où il fallait attendre l'âge de quarante ans pour se lancer dans cette forme d'action publique, et où la loi électorale permettait des candidatures simultanées. Il est donc candidat, à Dunkerque (Bergues) et à Toulon. Il n'est pas élu, mais fait un bon « score ». Il doit à cette occasion essuyer les critiques d'un poète, Barthélémy, qui le soupçonne, le 3 juillet 1831, dans le journal la *Némésis* (déesse de la Vengeance... et de la Justice) de chercher à utiliser sa célébrité de poète pour en tirer des bénéfices comme élu à la Chambre des Députés. Le 6 juillet, jour même des élections, Lamartine lui répond par un cinglant démenti, à tel point que Barthélémy lui présentera ses excuses (en vers) et deviendra l'un de ses soutiens jusqu'après 1848. Dans une longue pièce en vers, *A Némésis*, Lamartine répond que :

« Non, sous quelque drapeau que le barde se range, /La muse sert sa gloire et non ses passions. »

Quelques dates aident à jalonner ce chemin et à comprendre postérieurement, soit les hésitations de Lamartine, soit plutôt semble-t-il, les fondements de ses convictions en vue de l'action.

En octobre 1831, Lamartine publie une sorte d'essai de philosophie politique : *Sur la politique rationnelle*. Il s'agit de sa première œuvre écrite en prose. Il a 41 ans. Il y définit la politique dans les termes suivants et dans un contexte analysé selon sa théorie: « *A l'époque rationnelle du monde, dans l'acception vraie et divine du mot, la politique, c'est de la morale, de la raison et de la vertu* » (p 361). Lorsqu'il rédige *Sur la politique rationnelle*, en septembre 1831 à Saint-Point, il prépare pour l'année suivante un voyage en Orient. Il ne craint pas de dire qu'il reste disponible pour des responsabilités politiques en France, sans pour autant renoncer à ce projet de voyage, car il veut connaître les sources du Christianisme, tout comme celles de la poésie immémoriale des grandes civilisations. C'est cette poésie qu'il évoquera, à son retour, dans les *Destinées*. Voici ce qu'il imagine à la fin de *Sur la politique* : en Orient, «... *je vais chercher les vestiges de l'histoire, les monuments de la régénération chrétienne et les retentissements lointains de la poésie profane ou sacrée, dans la poussière de l'Égypte, sur les ruines de Palmyre ou sur le tombeau de David...* » (p 389).

Ce premier voyage en Orient se déroule sur plus d'un an, de juillet 1832 à octobre 1833: il parcourt la Méditerranée orientale, la Grèce, la Syrie, le Liban, Constantinople, les Balkans. Il en rapporte aussi bien des réflexions politiques et diplomatiques sur les « relations internationales », que des sources d'inspirations plus subjectives.

En janvier 1834 il prend séance à la Chambre des Députés et prononce son premier discours (sur la Question d'Orient). Il confessera que, à la Tribune, l'art oratoire - pas plus que l'art poétique - ne saurait s'improviser ; il va travailler ardemment ses discours politiques, et cela jusqu'à la remise de ses mandats d'élu, lors de la prise du pouvoir par Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851.

Écrire en prose ou écrire en vers (écrire en français, tout comme il s'essaya d'écrire en latin), ne constitue pour lui que la forme que prend la chose exprimée, quelle qu'elle soit. Il réfute donc sans cesse et il récuse le clivage « Le poète »-« Le politique », dans lequel ses détracteurs voudraient l'enfermer.

Et voilà que, dans la foulée de sa récente accession à la députation, il publie *Des Destinées de la Poésie*, en février 1834, preuve si nécessaire, que le Député n'oublie pas le Poète. Ils sont tous deux des élus.

Il dispose donc, à cette date, de deux écrits affirmant, l'un sa conception du *politique* (*De la politique rationnelle* ; et, à quoi il va ajouter l'art oratoire du député) ; et l'autre, sa conception du *poétique* (*Des Destinées de la Poésie*). Ces deux textes sont annexés à ce document, dans la graphie de l'époque.

La suite de ce propos est plus précisément consacrée à cette œuvre de Lamartine, à son contexte littéraire et à ses finalités.

Mais de quelle Poésie est-il question dans ce texte foisonnant, tumultueux et inspiré ?

N'y apparaît pas, à l'évidence, un genre de poésie que Lamartine connaît bien, le quatrain, l'ode, le sonnet, toutes les formes et règles de versification usitées en son temps (ou tant soit peu mises à l'écart) et qui ont assuré sa célébrité. Il ne se place pas à cette échelle de la mise en forme versifiée ; ce n'est pas le moule qui l'intéresse, c'est la source, l'inspiration, le souffle... Il brosse donc, dans les *Destinées*, un tableau universel de la Poésie, incluant dans ce mouvement sa propre place comme poète.

Les formules jaillissent, se bousculent. Retenons-en quelques-unes qui émaillent son texte :

- « La poésie sera de la raison chantée ; voilà sa destinées pour longtemps »

- « La poésie c'est l'idée ; la politique c'est le fait »

- « Chercher aussi l'âme du poète sous la poésie »

- « Ma conviction est que nous sommes à une de ces grandes époques de reconstruction, de rénovation sociale ; il ne s'agit pas seulement de savoir si le pouvoir passera de telles mains royales dans telles mains populaires ; si ce sera la noblesse, le sacerdoce ou la bourgeoisie qui prendront les rênes des gouvernements nouveaux, si nous nous appellerons empires ou républiques : il s'agit de plus ; il s'agit de décider si l'idée de morale, de religion, de charité évangélique sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique ; si Dieu dans son acception la plus pratique descendra enfin dans nos lois. »

LAMARTINE DANS LE CONTEXTE LITTÉRAIRE : LE RENOUVEAU DE LA POÉSIE AU 19^e SIÈCLE

« *La poésie est l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges* » (Des Destinées de la Poésie)

Les genres poétiques ¹

La conception antique de la poésie, comme représentation d'actions humaines (*Mimesis praxeos*), excluait de fait et de principe la poésie lyrique et la réflexion théorique. Au cours de la période classique les « vrais » poèmes sont épiques et dramatiques car ils valorisent la figure de l'honnête homme et privilégient les valeurs d'ordre et de hiérarchie au détriment de l'expression subjective. Il faut attendre le milieu du 18^{ème} siècle pour assister à un renouveau du lyrisme qui s'épanouira au cours des périodes préromantiques et romantiques. La poésie lyrique se définit comme expression personnelle des sentiments que l'âme éprouve dans une parole mélodieuse et rythmée. Elle doit son nom à la lyre qui, dans l'Antiquité, accompagnait les chants chez les poètes de la Pléiade.

« L'ode est la forme la plus ancienne et la plus noble du lyrisme. Proche de l'hymne elle associe à l'idée de chant celle de célébration. Cultivée par Pindare dans l'Antiquité elle se retrouve chez Ronsard et Victor Hugo. (*Odes et Ballades*, 1822-1828). L'ode valorise la dimension religieuse du lyrisme. A cette forme exaltée on oppose l'élégie, moins portée à célébrer qu'à méditer sur le passage du temps, la finitude humaine, les tourments de la passion et de la mélancolie (*Les Elégies posthumes* de Chénier, 1844) ; (*Les Méditations poétiques* de Lamartine, 1820). » ²

L'expression de la poésie lyrique est libre, spontanée, non soumise à des règles convenues en opposition aux genres épiques et dramatiques. Par une prise de distance du poète, la muse épique raconte des aventures

¹ Ce paragraphe est extrait en partie de M.A Didier, Principes de rhétorique

² Jean-Michel Maulpoix, Du lyrisme, histoire, formes et thématiques

héroïques (*La guerre de Troie*), tandis que la muse dramatique montre la vie en action, le poète disparaît au profit de l'action qui se développe seule, sans intermédiaire. La tragédie (*Phèdre, Le Cid*) et la comédie (*Harpagon, Les fourberies de Scapin*) sont des genres dramatique. L'unité d'action est, plus encore que dans l'épopée, la règle absolue de la poésie dramatique à laquelle s'ajoutent deux unités : temps et lieu au 17^{ème} siècle. A ces trois genres il faut évoquer la poésie didactique qui enseigne directement la vérité, la science, le devoir. Elle a chanté chez les anciens avec Hésiode et Lucrèce les phénomènes de la nature, avec Virgile le travail et la vie des champs. L'épître développe les réflexions du sage et du poète sur les vérités et les préceptes philosophiques, tandis que la satire est considérée comme une leçon de conduite et de sagesse.

Le renouveau de la poésie³

La révolution française marque un tournant en ce qui concerne la conception de la poésie.

« Le poème lyrique assume, face au christianisme, une spiritualité plus diffuse dans un cadre moins rigide ; la foi aveugle de l'ancien régime est mise à mal ; le Doute tient tête au Dogme... ».

« Le diagnostic de Victor Hugo est sévère : à la foi vivace des générations précédentes succède l'image macabre du "cadavre pourri de la religion" ».

« Dans cette distance qui s'insinue, le poète partagé sent poindre la négation. Victor Hugo se livre à l'analyse historique d'un mal du siècle hérité de la révolution, qui corrompt tout ce qu'il touche : le doute. C'est « l'ennemi » intérieur, dont nul ne peut se déprendre, le « nuage noir » et le « pire fardeau » (« Penser, Dudar », *Les Voix intérieures*, 1835), qui condamne l'homme au « brumeux » et au « vacillant ». Le constat, dans les *Chants du crépuscule*, « Que nous avons le doute en nous », est formel : il y aura toujours désormais « Près du besoin de croire un désir de nier, / Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure ! »

Le poète lyrique se veut libre de penser son rapport au sacré et orchestre son émancipation que ce soit dans l'adhésion distanciée ou dans la réserve et la mise en question d'anciennes modalités de croire. L'épopée y ajoute une dimension narrative qui propose, en marge du merveilleux ancien comme de l'eschatologie traditionnelle sa propre vision de l'homme et de l'histoire.

Les caractéristiques de ce renouveau : des frontières bousculées⁴

- L'idée romantique de la poésie, considérée comme Totalité, remet en question la traditionnelle distinction des genres poétiques : lyrique, épique, dramatique.

Le poète émancipe son écriture des conventions du classique, mélange les genres, redécouvre et exerce pleinement ses pouvoirs créatifs. « La liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce principe est celui du siècle. A peuple nouveau, art nouveau. » (Victor Hugo, préface de *Cromwell*, 1827)

La lyrique romantique conduit le poète à déborder son propre moi pour prendre en charge dans son chant, la nature ou le sort de l'humanité, en y intégrant les idées ou les valeurs nouvelles de la révolution. Lamartine (*Les Méditations poétiques*, 1820), Hugo (*Les voix intérieures*, 1837), Vigny (*Les destinées*, 1864) ont participé à ce renouveau. L'expression personnelle ne peut être séparée de la méditation morale et philosophique.

³ Ce paragraphe est extrait d'Aurélie Loiseleur, *Profanation du poème épique et lyrique (1820-1850)*.

Aurélie Loiseleur a consacré sa thèse à Lamartine « pour tenter de mesurer l'impact de son œuvre, le renouveau de la poésie qu'elle a provoqué au moment du premier Romantisme (au point de modifier la définition même de la poésie). C'était aussi l'occasion d'interroger l'intrication du poétique et du politique et de méditer sur l'empêchement de l'épique au XIX^{ème} siècle. »

⁴ Ce paragraphe est extrait de Colette Verge-Gryne, *Le temps dans les contemplations de Victor Hugo*

Victor Hugo incarne les trois domaines de ce lyrisme nouveau : dramatique (*Hernani*), intime (*Les feuilles d'automne*), épique (*Notre Dame de Paris*).

Dans la préface de *Cromwell*, (1827) V. Hugo écrit une histoire des genres en parallèle d'une histoire de la poésie. Il distingue trois âges correspondant chacun à une époque de la société :

- les temps primitifs sont lyriques : l'ode chante l'éternité. Cet âge d'or de l'humanité a trois cordes à sa lyre : Dieu, l'Âme, la Création,
- les temps antiques sont épiques : l'épopée solennise l'histoire,
- les temps modernes sont dramatiques : le drame peint la vie.

Pour Lamartine, dans *Des Destinées* « la poésie ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot, elle n'a plus assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité, d'impression, pour chanter comme au premier réveil de la pensée humaine ».

- La Temporalité est un élément majeur de la poésie romantique. La composition du poème, attachée au moment d'énonciation, est temporelle. Tzvetan Todorov dans *Théorie du symbole* souligne que « cette valorisation de la production au regard du produit », née avec le romantisme est liée à la fin du principe d'imitation qui régissait jusque-là les œuvres d'art : l'œuvre n'a plus à copier la nature. S'il reste quelque chose à imiter, c'est Dieu lui-même en tant que créateur. Le poème est parole vive, pensée pensante et non parole figée. Ce qui signifie que le langage est production, événement, mise en situation de la parole. De ce fait, le langage n'est pas une œuvre (*ergon*) mais une activité (*energia*). Alors que la théorie ancienne consistait à croire que la poésie était un Haut langage, une langue des origines et donc atemporelle.

- Le concept de Création se substitue à celui de l'imitation. Mimesis, mais à condition de l'entendre au sens de *Poïésis*. Le poète imite la nature en tant qu'il produit des œuvres organiques et synthétiques comme elle.

Pour V. Hugo le génie doit être affranchi de toute entrave car ce n'est que le génie qui donne à l'œuvre d'art sa véritable forme « organique »⁵

Le rôle et la mission du poète romantique

La poésie romantique est par essence lyrique, tout en affirmant le primat du sentiment, elle possède une dimension morale, politique et métaphysique.

La révolution romantique selon Paul Bénichou (1985) : « C'est dans l'exaltation de la poésie, mise au niveau de la plus haute valeur, devenue vérité, religion, lumière, sur notre destinée, qu'il faut voir sans doute le trait le plus distinctif, le plus sûr du romantisme : c'est là ce dont on n'avait guère idée avant Lamartine ; le littérateur inspiré a remplacé comme successeur du prêtre, la philosophie du langage précédent. »⁶

Les poètes allemands héritiers de Goethe et du *Sturm und Drang*, développent un lyrisme idéaliste et mystique, les poètes anglais (Byron, Shelley, Keats...) servent la connaissance de soi et du monde au travers de l'imagination et l'expression des états d'âme, les poètes italiens s'interrogent sur la destinée humaine à travers la méditation intime (Leopardi) ou historique (Manzoni).⁷

Le romantisme français, apparu plus tardivement, sacralise le poète en lui donnant une mission politique et morale.

Victor Hugo avait compris que l'Idée, inséparable de l'Image, est la substance de la poésie lyrique. Dès 1822, dans la préface aux *Odes et Ballades*, il explique que si l'ode française est restée monotone et impuissante c'est

⁵ Christian A.E Jensen, L'évolution du romantisme, l'année 1826

⁶ Aurélie Loiseleur, La politique imaginaire ou la poésie au pouvoir

⁷ www.larousse.fr/encyclopedie

parce qu'elle était prisonnière de procédés, de machines poétiques, de figures de rhétoriques alors qu'il faut asseoir la composition sur une Idée fondamentale, donc placer le mouvement de l'ode dans les idées plutôt que dans les mots.

Lamartine définit la poésie lyrique comme incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus divin dans la pensée. La poésie est dans les Idées, les idées viennent de l'âme. Elle retrouve les accords d'un langage enthousiaste, c'est à dire d'une possible communion avec Dieu.⁸

La poésie de Lamartine : la Raison Chantée

Sa conception de l'amour n'est pas celle des romantiques mais celle de l'amour platonicien qui met l'âme en liberté et lui rend possible l'ascension vers les hauteurs qu'illumine la splendeur des Idées. Le degré de cette échelle mystique est le sacrifice.⁹ Il n'y a d'après lui d'autre révélation que la révélation intérieure que chacun de nous lit dans sa raison.

« La poésie redevient sacrée par la vérité comme elle le fut jadis par la fable ; elle redevient religieuse par la raison et populaire par la philosophie. L'épopée n'est plus nationale ni héroïque, elle est bien plus, elle est humanitaire. » (*Jocelyn*, 1836, Avertissement de la première édition). Elle concerne tout le genre humain.

Unir poésie et philosophie lui semble indispensable pour que métaphysique, histoire, poésie, éloquence se rejoignent. Dans l'Avertissement de *La mort de Socrate* (1823) il écrit « La métaphysique et la poésie ne font qu'une, l'une étant le beau idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal dans l'expression. » Ainsi la poésie philosophique permet de faire le lien entre l'idée abstraite et la parole imagée.

La méditation, poésie intime et personnelle se transforme chez Lamartine en aspiration vers Dieu et vers l'immortalité. C'est le cri du poète qui s'interroge sur la condition humaine, sur les rapports de l'homme et de la nature, sur la destinée de l'homme après la mort. Cet apport spiritualiste et religieux est une caractéristique de la méditation lamartinienne (ancienne élégie).

La poésie des *Méditations* induit une révolution parce qu'elle rénove en profondeur les structures de la sensibilité. C'est en ce sens qu'elle peut devenir une parole collective et fonder le sentiment d'appartenance à une communauté.¹⁰ Le poète se substitue au théologien pour déchiffrer le monde par des symboles et manifeste la volonté d'interpréter l'histoire humaine. C'est une façon de toucher le cœur de l'homme pour lui inculquer une connaissance de soi.

Ce lyrisme s'inscrit dans une tradition d'élévation et renoue avec l'énergie du Verbe. Le poète lyrique se fait Christ non pas sur le mode de l'usurpation mais par le constant souci social et la compassion qui imprègne sa parole. La lyre moderne du romantisme veut privilégier la corde vibrante du messianisme humanitaire pour le mieux-être sur terre au profit d'une lente révolution sociale. Cette conviction, Lamartine la mettra en pratique au profit de la sensibilisation et de l'éducation du peuple. « Elle (la poésie) doit se faire peuple et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. » (*Des destinées de la poésie*). L'œuvre sociale, totale, universelle de cette épopée humanitaire transcende les anciens modèles et trouve ainsi sa pleine mesure et sa légitimité, ce qui revient à dire que l'épopée est à présent lucide, critique et sans miracles. Son héros c'est l'Homme tendant vers Dieu par des moyens d'hommes, sans adjuvants angéliques.¹¹

Le poète par la voix du vieil ermite (*La chute d'un ange*) ou du curé (*Jocelyn*) reprend le déroulement ritualisé du Livre des commandements pour fixer sa propre conception de la foi dans un texte qui contient implicitement la dénonciation de la mauvaise religion idolâtrée et déviée. Cette attitude de retrait des dogmes et de réflexion

⁸ Aurélie Loiseleur, Profanation du poème épique et lyrique (1820-1850)

⁹ René Doumic, La philosophie de Lamartine

¹⁰ Aurélie Loiseleur, La politique imaginaire ou la poésie au pouvoir

¹¹ Aurélie Loiseleur, Profanation du poème épique et lyrique (1820-1850)

personnelle manifeste le déisme rationnel, anticlérical de Lamartine. Il dissout la frontière entre Dieu et la Nature. Cependant la raison n'est pas entravée, elle est exaltée, elle est le miroir de Dieu, l'interlocutrice choisie par Dieu pour se révéler. Le rôle du poète est d'imprégner l'univers du divin, de sacrifier la nature sans restriction mais en même temps faire pression pour dilater les dogmes. Le sacre du poète va de pair avec l'appauvrissement de la foi car le poète devient en lui et par lui l'événement sacré. Il revendique cette singularité de la parole qui fait écho à l'unicité de la présence divine.¹²

Ce chant sacré renvoie au symbole de la harpe et non de la lyre.

Le lyrique partagé entre deux symboles : la harpe et la lyre¹³

« Une tension en résulte entre deux traditions, mise en relief par Victor Hugo dans le chant alterné de « La lyre et la Harpe » que les *Odes et Ballades* donnent à entendre. L'opposition de ces « deux lointaines voix » d'origine céleste renvoie tacitement à deux poètes, André Chénier et Alphonse de Lamartine, qui ont fait le choix, le premier de renouer avec des sources d'inspiration profanes, à travers notamment les divinités du paganisme et les codes anciens du vers érotique latin, le second de flirter avec l'infini dans une poésie abouchée avec Dieu. Les deux instruments à cordes deviennent des emblèmes qui se répartissent le domaine lyrique, sur le mode de la césure plutôt que du dialogue. La lyre est celle qui résonne depuis la matière profane, la harpe est quant à elle investie des rituels de la parole sacrée. La lyre clame que « L'Olympe est né du Parnasse », et que les poètes, fils de « la douce Muse, « ont fait les dieux ». La harpe invite à prier le Tout-Puissant et à craindre sa Justice. Le Bestiaire se partage de la même façon: à la lyre l'aigle de l'inspiration, à la harpe la Colombe du Saint-Esprit. C'est aussi un autre rapport au temps qui en découle. La lyre, représentante de la sagesse épicurienne, vante un univers matérialiste et sans au-delà, tandis que la harpe chrétienne incite à la charité en promettant la vie éternelle, qu'elle soit damnation ou rédemption. »

« On voit donc que ces deux emblèmes sont porteurs de deux visions du monde, non seulement de deux esthétiques mais aussi de deux philosophies antithétiques qui rappellent en les stylisant les deux grands systèmes métaphysiques de la tradition occidentale. »

« La conclusion hugolienne les déclare plus complémentaires que rivales, conciliables, malgré l'écart irréductible et les phénomènes de surdité réciproque : l'une peut entendre l'autre, et leurs univers symboliquement associés. *Le poète écoutait, / à peine à son aurore, / Ces deux lointaines voix qui descendaient du ciel, / Et plus tard il osa parfois, bien faible encore, / Dire à l'écho du Pinde un hymne du Carmel.*

Par le pouvoir de la musique, le dernier vers opère un brusque rapprochement géographique entre les deux hauts lieux de la parole poétique, le Pinde antique et le Carmel catholique. »

« La synthèse sonore, possible, bien qu'improbable, puisque tentée par le poète, va dans le sens d'une incitation au syncrétisme. C'est pourquoi, en écho au terme générique de lyrisme, abusivement étendu à ces deux traditions et qui les a recouvertes en gommant leurs différences essentielles, il faudrait proposer le néologisme de « harpisme », qui renverrait précisément à la veine du chant sacré. »

La vignette de certaines éditions anciennes des *Méditations poétiques* présente le poète sur un promontoire les cheveux dans le vent, une harpe à son côté.¹⁴

« La poésie c'est l'Idée, la politique c'est le fait. »

Les préoccupations politiques de Lamartine reflètent ce parcours, le poète descend dans l'arène de son Temps et prend parti. Le voyage en Orient a élargi son point de vue et a renforcé la valeur objective de ses intuitions. Il s'en remet pour toutes choses au jugement de sa raison. Son idée est de faire tomber les barrières : barrières

¹² Aurélie Loiseleur, *Profanation du poème épique et lyrique (1820-1850)*

¹³ Ce paragraphe est extrait d'Aurélie Loiseleur, *Profanation du poème épique et lyrique (1820-1850)*

¹⁴ Jules Lemaitre, *Les contemporains : études et portraits littéraires, Lamartine*

entre les croyances, entre les constitutions, entre les peuples.¹⁵ Lamartine trouve dans la politique un approfondissement poétique de l'homme même qu'il rapproche de l'engagement de Byron¹⁶. Le poète devait d'autant plus s'imposer qu'il avait sa réputation de poète lyrique à surmonter ; il devait prouver contre la *doxa*, qu'un rêveur sait rêver du réel, qu'un poète a droit de parole en politique et même que cette charge lui incombe, suivant l'exemple antique où la poésie s'identifie à l'éloquence et où l'homme de lettres est un homme complet, tel Horace, Cicéron ou César.

La poésie vit, dès lors, selon un double régime : celui de la vie réelle et celui des heures secrètes, mélancoliques des *Méditations*.

« Les religions sont la poésie de l'âme »

Dans le *Civilisateur* (1852) Lamartine énonce sa conception du poète et sa mission : « Il doit être un homme pieux et rempli de la présence et du culte de la Providence. Car il parle du Ciel autant que de la Terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toutes choses, même muettes, et de remplir toutes émotions qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur de je ne sais quel pressentiment immortel et infini qui est l'atmosphère, et comme l'élément invisible de la divinité. » (Civ, I, 166-167 ; 208). Héritier d'une révolution sanglante dont il veut perpétuer les rêves, il opte pour un rôle prophétique.

Le poète lyrique religieux, tel que lui apparaît David est le plus parfait des poètes car il se fait l'interprète de Dieu lui-même. La Bible est donc pour lui le poème idéal, sans égal, car elle contient à la fois le monde matériel et le monde naturel, c'est à dire le fini et l'infini.

Cette religion jamais exempte de doute revient à un face à face avec le Mystère. « Le monde affranchi nage en paix dans son doute. » (*Jocelyn*). A ces grandes questions métaphysiques peut-être n'espère-t-il plus d'autre réponse que cet entier silence qui le renvoie à ses qualités d'interprète.¹⁷

En résumé et en réponse au titre de cette présentation : contexte et enjeux des *Destinées*

- *Contexte* : Lamartine est étroitement inséré dans le contexte politique, social et culturel de son temps. Sympathisant des Bourbons sous la Restauration, il évolue progressivement vers la critique de ce régime, de cette dynastie trop figée, et sourde à des mesures sociales qui auraient pu la conforter. Député à partir de 1833, conseiller général de Saône-et-Loire quelques années plus tard, et même conseiller municipal de Mâcon, il connaît de près la société de son temps. Au début de la Monarchie de Juillet, il opte nettement pour un régime républicain et triomphe en 1847, à la fois comme écrivain et comme homme politique avec le succès de son *Histoire des Girondins*, prélude de la Révolution de 1848, et à la proclamation de la République, à son initiative, le 24 février 1848.

- *Enjeu* : L'engagement de son combat et de ses convictions, ne prend pas d'abord son sens dans la recherche d'une gloire personnelle, mais bien dans la réalisation de la mission dont il se croit porteur en vue de la régénération de la société et de ses institutions. Au service de cette mission, tous les modes d'actions sont à mobiliser : la Poésie et la Politique, ne peuvent être scindées. « *Sur la politique rationnelle* » et « *Des Destinées de la Poésie* » sont complémentaires, rendant compte des deux grandes facettes de l'homme, de sa pensée, de ses visées.

¹⁵ René Doumic, La philosophie de Lamartine

¹⁶ Pauline Bruley, Le lyrisme politique

¹⁷ Aurélie Loiseleur, Profanation du poème épique et lyrique (1820-1850)

- Confirmation de la mission : « Cherchons donc la vertu politique (...) dans une contemplation sévère du but divin que Dieu a placé devant la société comme devant la vie individuelle : ce but c'est le perfectionnement de l'individu et de l'humanité, qui doit rapprocher de Dieu l'homme vertueux et la société elle-même. » (Politique rationnelle, p 383)

Le « rêve fracassé » de Lamartine, selon Henri Guillemin

Pour terminer ce panorama des affirmations en matière de poésie à l'époque de Lamartine - et sans le clore aucunement - reportons nous à l'analyse que fait Henri Guillemin des ambitions et espérances de Lamartine lui-même.

Guillemin a consacré sa thèse de Doctorat au *Jocelyn de Lamartine* et sa thèse complémentaire aux *Visions* (1936). Voici comment il analyse, sur le socle de la trilogie *Jocelyn - La Chute d'un Ange - Les Visions*, ce qu'y traduit "concrètement" Lamartine de ses convictions exposées dans les *Destinées*, relatives à sa mission de poète ; sachant que les *Destinées* sont publiées en 1834, *Jocelyn* en 1836 et la *Chute d'un Ange* en 1838.

Guillemin indique bien, que le vaste projet de Lamartine, était d'écrire un *Grand Poème épique*, en trois *Épisodes*, en vue duquel *Jocelyn* et *La Chute d'un Ange* étaient achevés. Il lui restait à terminer *Les Visions*. Ce dernier *Épisode* resta inachevé et seuls des fragments en furent publiés. Guillemin explique: « Il faut bien comprendre que toute la gloire littéraire que Lamartine s'est acquise, il la jugeait mal méritée. Ce qui l'a rendu illustre, Méditations et Harmonies, ce n'est rien à ses yeux, cela ne compte pas. Une seule chose comptait : le Poème. Avec *Jocelyn*, enfin commençait le travail sérieux, l'œuvre unique. *Les Visions* avortèrent et Lamartine eut le sentiment d'avoir manqué sa vie de poète ». Guillemin enfonce le clou : « Sa mission de poète épique à laquelle il n'a jamais cessé de croire, il accepta d'abord, librement, de la sacrifier à une autre mission plus immédiatement impérieuse : celle de guider la France vers un destin meilleur. Puis vint le temps où, ce rêve-ci fracassé, l'autre s'avérait impossible, dans l'enfer du travail "à mort", pour le pain. »¹⁸

¹⁸ Henri Guillemin, Conclusion de son Etude critique des *Visions*, p 254

Bibliographie

BRULEY Pauline, présentation de l'ouvrage de DUPART Dominique, Le lyrisme politique ou la naissance de l'éloquence romantique chez Lamartine (1834-1869), Paris Honoré Champion, 2012, Revue des parutions, Acta Fabula

DIDIER M.A, Principes de rhétorique et de littérature appliqués à l'étude du français, Nouvelle édition, Chapitre 2 : Des principaux genres de poésie et de leurs divers caractères, 1863, Ed Dezobry

DOUMIC René, La philosophie de Lamartine, Revue des deux mondes, tome 32, 1906, p 445-456

GUILLEMIN Henri, Etude critique des Visions, Ed Boivin, 1936

JENSEN A.E Christian, L'évolution du romantisme, l'année 1826, 1986

LEMAITRE Jules, Les contemporains : études et portraits littéraires, 6^{ème} série, Lamartine, Observatoire de la vie littéraire

LOISELEUR Aurélie, Profanation du poème épique et lyrique (1820-1850), « Profanations du lyrisme », Congrès international de la Société des études romantiques, « Religions du XIX^{ème} siècle », du 24 au 26 nov. 2009, publication en ligne sur le site : http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/wa_files/AurelieLoiseleur.pdf.

LOISELEUR Aurélie, La République imaginaire ou la poésie au pouvoir. L'intrication du poétique et du politique. Un cas exemplaire : Lamartine, Revue française d'histoire des idées politiques, Ed Picard, 2007/2 n°26 p 69-99

MAULPOIX Jean-Michel, Du lyrisme, Histoire, formes et thématiques, Ed José Corti

VERGE-GRYNER Colette, Le temps dans les contemplations de Victor Hugo, Thèse de doctorat 2012, Paris 7-Paris Diderot

Alphonse de Lamartine

Des Destinées de la Poésie

Le texte des *Destinées*, reproduit ci-après, a été publié initialement dans la *Revue des Deux Mondes* (mars 1834), puis publié à part - 74 pages - chez Gosselin, la même année. Dans la dernière partie de ce texte, Lamartine précise quel rôle il lui assigne et comment il l'a composé : « *Maintenant, puisque ceci est une préface, il faudrait parler du livre et de moi. Eh bien, je le ferai avec une sincérité entière. Le livre n'est point un livre, ce sont des feuilles détachées et tombées presque au hasard sur la route inégale de ma vie et recueillies par la bienveillance des âmes tendres, pensives et religieuses. C'est le symbole vague et confus de mes sentiments et de mes idées à mesure que les vicissitudes de l'existence et le spectacle de la nature et de la société les faisaient surgir dans mon cœur ou les jetaient dans ma pensée...* » (Ci-dessous, p 24)

Des Destinées de la Poésie a servi de *Préface* pour la première fois, en 1834 à une édition nouvelle des *Œuvres complètes* de Lamartine, en quatre volumes illustrés, grand in-8. (Chez Gosselin et Furne). En 1849, ce même texte constitue la *Seconde Préface* de l'Édition des Souscripteurs.

NB : le texte original de Lamartine se déroule d'une seule traite. Nous avons crû bon de le ponctuer par des intertitres

« L'homme n'a rien de plus inconnu autour de lui que l'homme même. Les phénomènes de sa pensée, les lois de la civilisation, les phases de ses progrès ou de ses décadences, sont les mystères qu'il a le moins pénétrés. Il connaît mieux la marche des globes célestes qui roulent à des millions de lieues de la portée de ses faibles sens, qu'il ne connaît les routes terrestres par lesquelles la destinée humaine le conduit à son insu ; il sent qu'il gravite vers quelque chose, mais il ne sait où va son esprit, il ne peut dire à quel point précis de son chemin il se trouve. Jeté loin de la vue des rivages sur l'immensité des mers, le pilote peut prendre hauteur et marquer avec le compas la ligne du globe qu'il traverse ou qu'il suit ; l'esprit humain ne le peut pas ; il n'a rien hors de soi-même à quoi il puisse mesurer sa marche, et toutes les fois qu'il dit : Je suis ici ; je vais là, j'avance, je recule, je m'arrête ; il se trouve qu'il s'est trompé et qu'il a menti à son histoire, histoire qui n'est écrite que bien longtemps après qu'il a passé, qui jalonne ses traces après qu'il les a imprimées sur la terre, mais qui d'avance ne peut lui tracer son chemin. Dieu seul connaît le but et la route, l'homme ne sait rien ; faux prophète, il prophétise à tout hasard, et quand les choses futures éclosent au rebours de ses prévisions, il n'est plus là pour recevoir le démenti de la destinée, il est couché dans sa nuit et dans son silence ; il dort son sommeil, et d'autres générations écrivent sur sa poussière d'autres rêves aussi vains, aussi fugitifs que les siens ! Religion, politique, philosophie, systèmes, l'homme a prononcé sur tout, il s'est trompé sur tout, il a cru tout définitif, et tout s'est modifié ; tout immortel, et tout a péri ; tout véritable, et tout a menti ! Mais ne parlons que de poésie.

Liberté de pensée et poésie vont de pair

Je me souviens qu'à mon entrée dans le monde, il n'y avait qu'une voix sur l'irréparable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit humain. C'était l'époque de l'Empire ; c'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du 18^e siècle dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques qui seuls avaient alors la parole et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient parvenus en effet à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse, de la pensée

humaine. Rien ne peut peindre à ceux qui ne l'ont pas subi, l'orgueilleuse stérilité de cette époque. C'était le sourire satanique d'un génie infernal quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout un enthousiasme national, à tuer une vertu dans le monde ; ces hommes avaient le même sentiment de triomphante impuissance dans le cœur et sur les lèvres, quand ils nous disaient : amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie ; néant que tout cela ! Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là. Nous ne croyons que ce qui se prouve, nous ne sentons que ce qui se touche ; la poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née ; et ils disaient vrai ; elle était morte dans leurs âmes, morte dans leurs intelligences, morte en eux et autour d'eux. Par un sûr et prophétique instinct de leur destinée, ils tremblaient qu'elle ne ressuscitât dans le monde avec la liberté ; ils en jetaient au vent les moindres racines à mesure qu'il en germait sous leurs pas, dans leurs écoles, dans leurs lycées, dans leurs gymnases, surtout dans leurs noviciats militaires et polytechniques. Tout était organisé contre cette résurrection du sentiment moral et poétique ; c'était une ligue universelle des études mathématiques contre la pensée et la poésie. Le chiffre seul était permis, honoré, protégé, payé. Comme le chiffre ne raisonne pas, comme c'est un merveilleux instrument passif de tyrannie qui ne demande jamais à quoi on l'emploie, qui n'examine nullement si on le fait servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation, le chef militaire de cette époque ne voulait pas d'autre missionnaire, pas d'autre séide, et ce séide le servait bien. Il n'y avait pas une idée en Europe qui ne fût foulée sous son talon, pas une bouche qui ne fût bâillonnée par sa main de plomb. Depuis ce temps, j'abhorre le chiffre, cette négation de toute pensée, et il m'est resté contre cette puissance des mathématiques exclusive et jalouse le même sentiment, la même horreur qui reste au forçat contre les fers durs et glacés rivés sur ses membres et dont il croit éprouver encore la froide et meurtrissante impression quand il entend le cliquetis d'une chaîne. Les mathématiques étaient les chaînes de la pensée humaine. Je respire ; elles sont brisées !

Deux génies de ma jeunesse : Mme de Staël et M. de Chateaubriand

Deux grands génies, que la tyrannie surveillait d'un œil inquiet, protestaient seuls contre cet arrêt de mort de l'âme, de l'intelligence et de la poésie, Mme de Staël et M. de Chateaubriand. Mme de Staël, génie mâle dans un corps de femme : esprit tourmenté par la surabondance de sa force, remuant, passionné, audacieux, capable de généreuses et soudaines résolutions, ne pouvant respirer dans cette atmosphère de lâcheté et de servitude, demandant de l'espace et de l'air autour d'elle, attirant, comme par un instinct magnétique, tout ce qui sentait fermenter en soi un sentiment de résistance ou d'indignation concentrée, à elle seule, conspiration vivante, aussi capable d'ameuter les hautes intelligences contre cette tyrannie de la médiocrité régnante, que de mettre le poignard dans la main des conjurés ou de se frapper elle-même pour rendre à son âme la liberté qu'elle aurait voulu rendre au monde ! Créature d'élite et d'exception dont la nature n'a pas donné deux épreuves ; réunissant en elle Corinne et Mirabeau ! Tribun sublime, au cœur tendre et expansif de la femme ; femme adorable et miséricordieuse avec le génie des Grecques et la main du dernier des Catons ! Ne pouvant susciter un généreux élan dans sa patrie, dont on la repoussait comme on éloigne l'étincelle d'un édifice de chaume, elle se réfugiait dans la pensée de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui seules vivaient alors de vie morale, de poésie et de philosophie, et lançait de là dans le monde ces pages sublimes et palpitantes que le pilon de la police écrasait, que la douane de la pensée déchirait à la frontière, que la tyrannie faisait bafouer par ses grands hommes jurés, mais dont les lambeaux échappés à leurs mains flétrissantes venaient nous consoler de notre avilissement intellectuel, et nous apporter à l'oreille et au cœur ce souffle lointain de morale, de poésie, de liberté que nous ne pouvions respirer sous la coupe pneumatique de l'esclavage et de la médiocrité.

M. de Chateaubriand, génie alors plus mélancolique et plus suave, mémoire harmonieuse et enchantée d'un passé dont nous foulions les cendres et dont nous retrouvions l'âme en lui ; imagination homérique jetée au milieu de nos convulsions sociales, semblable à ces belles colonnes de Palmyre, restées debout et éclatantes, sans brisure et sans tache, sur les tentes noires et déchirées des Arabes, pour faire comprendre, admirer et pleurer le monument qui n'est plus ! Homme qui cherchait l'étincelle du feu sacré dans les débris du sanctuaire, dans les ruines encore fumantes des temples chrétiens, et qui, séduisant les démolisseurs même par la pitié, et les indifférents par le génie, retrouvait des dogmes dans le cœur, et rendait de la foi à l'imagination ! Les mots de liberté et de vertu politique sonnaient moins souvent et moins haut dans ses pages toutes poétiques ; ce n'était

pas le Dante d'une Florence asservie, c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une famille de rois proscrits, chantant ses amours trompés, ses autels renversés, ses tours démolies, ses dieux et ses rois chassés, les chantant à l'oreille des proscriteurs, sur les bords même des fleuves de la patrie ; mais son âme grande et généreuse donnait aux chants du poète quelque chose de l'accent du citoyen. Il remuait toutes les fibres généreuses de la poitrine, il ennoblissait la pensée, il ressuscitait l'âme ; c'était assez pour tourmenter le sommeil des geôliers de notre intelligence. Par je ne sais quel instinct de leur nature, ils pressentaient un vengeur dans cet homme qui les charmait malgré eux. Ils savaient que tous les nobles sentiments se touchent et s'engendrent, et que dans des cœurs où vibrent le sentiment religieux et les pensées mâles et indépendantes, leur tyrannie aurait à trouver des juges, et la liberté des complices.

Depuis ces jours, j'ai aimé ces deux génies précurseurs qui m'apparurent, qui me consolèrent à mon entrée dans la vie, Staël et Châteaubriand ; ces deux noms remplissent bien du vide, éclairent bien de l'ombre ! Ils furent pour nous comme deux protestations vivantes contre l'oppression de l'âme et du cœur, contre le dessèchement et l'avisement du siècle ; ils furent l'aliment de nos toits solitaires, le pain caché de nos âmes refoulées ; ils prirent sur nous comme un droit de famille, ils furent de notre sang, nous fûmes du leur, et il est peu d'entre nous qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera.

En ce temps-là, je vivais seul, le cœur débordant de sentiments comprimés, de poésie trompée, tantôt à Paris noyé dans cette foule où l'on ne coudoyait que des courtisans ou des soldats ; tantôt à Rome, où l'on n'entendait d'autre bruit que celui des pierres qui tombaient une à une dans le désert de ses rues abandonnées ; tantôt à Naples, où le ciel tiède, la mer bleue, la terre embaumée m'enivraient sans m'assoupir, et où une voix intérieure me disait toujours qu'il y avait quelque chose de plus vivant, de plus noble, de plus délicieux pour l'âme que cette vie engourdie des sens et que cette voluptueuse mollesse de sa musique et de ses amours. Plus souvent je rentrais à la campagne pour passer le mélancolique automne dans la maison solitaire de mon père et de ma mère, dans la paix, dans le silence, dans la sainteté domestique des douces impressions du foyer ; le jour, courant les forêts, le soir, lisant ce que je trouvais sur les vieux rayons de ces bibliothèques de famille.

Le retour de la liberté avec les Bourbons

Job, Homère, Virgile, Le Tasse, Milton, Rousseau, et surtout Ossian et *Paul et Virginie* ; ces livres amis me parlaient dans la solitude la langue de mon cœur ; une langue d'harmonie, d'images et de passion ; je vivais tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, ne les changeant que quand je les avais pour ainsi dire épuisés. Tant que je vivrai, je me souviendrai de certaines heures de l'été que je passais couché sur l'herbe dans une clairière des bois, à l'ombre d'un vieux tronc de pommiers sauvages, en lisant la *Jérusalem délivrée*, et de tant de soirées d'automne ou d'hiver passées à errer sur les collines déjà couvertes de brouillards et de givre, avec Ossian ou *Werther* pour compagnon ; tantôt soulevé par l'enthousiasme intérieur qui me dévorait, courant sur les bruyères comme porté par un esprit qui empêchait mes pieds de toucher le sol, tantôt assis sur une roche grisâtre, le front dans mes mains, écoutant, avec un sentiment qui n'a pas de nom, le souffle aigu et plaintif des bises d'hiver, ou le roulis des lourds nuages qui se brisaient sur les angles de la montagne ; ou la voix aérienne de l'alouette que le vent emportait toute chantante dans son tourbillon, comme ma pensée plus forte que moi emportait mon âme. Ces impressions étaient-elles joie ou tristesse, douleur ou souffrance ? Je ne pourrais le dire ; elles participaient de tous les sentimens à la fois. C'était de l'amour et de la religion, des pressentiments de la vie future délicieux et tristes comme elle, des extases et des découragements, des horizons de lumière et des abîmes de ténèbres, de la joie et des larmes, de l'avenir et du désespoir ! C'était la nature parlant par ces mille voix au cœur encore vierge de l'homme ; mais enfin c'était de la poésie. Cette poésie, j'essayais quelquefois de l'exprimer dans des vers ; mais ces vers, je n'avais personne à qui les faire entendre ; je me les lisais quelques jours à moi-même ; je trouvais avec étonnement, avec douleur, qu'ils ne ressemblaient pas à tous ceux que je lisais dans les recueils ou dans les volumes du jour. Je me disais : on ne voudra pas les lire, ils paraîtront étranges, bizarres, insensés, et je les brûlais à peine écrits. J'ai anéanti ainsi des volumes de cette première et vague poésie du cœur, et j'ai bien fait, car à cette époque, ils seraient éclos dans le ridicule, et morts dans le mépris de tout ce qu'on appelait la littérature. Ce que j'ai écrit depuis ne valait pas mieux, mais le temps avait changé ; la poésie était revenue en

France avec la liberté, avec la pensée, avec la vie morale que nous rendit la Restauration. Il semble que le retour des Bourbons et de la liberté en France donnât une inspiration nouvelle, une autre âme à la littérature opprimée ou endormie de ce temps ; et nous vîmes surgir alors une foule de ces noms célèbres dans la poésie ou dans la philosophie qui peuplent encore nos académies, et qui forment le chaînon brillant de la transition des deux époques. Qui m'aurait dit alors, que quinze ans plus tard, la poésie inonderait l'âme de toute la jeunesse française, qu'une foule de talents d'un ordre divers et nouveau, auraient surgi de cette terre morte et froide ; que la presse multipliée à l'infini ne suffirait pas à répandre les idées ferventes d'une armée de jeunes écrivains ; que les drames se heurteraient à la porte de tous les théâtres ; que l'âme lyrique et religieuse d'une génération de bardes chrétiens inventerait une nouvelle langue pour révéler des enthousiasmes inconnus ; que la liberté, la foi, la philosophie, la politique, les doctrines les plus antiques comme les plus neuves, lutteraient, à la face du soleil, de génie, de gloire, de talents et d'ardeur, et qu'une vaste et sublime mêlée des intelligences, couvrirait la France et le monde du plus beau comme du plus hardi mouvement intellectuel qu'aucun de nos siècles eût encore vu ? Qui m'eût dit cela alors, je ne l'aurais pas cru, et cependant cela est. La poésie n'était donc pas morte dans les âmes comme on le disait dans ces années de scepticisme et d'algèbre, et puisqu'elle n'est pas morte à cette époque, elle ne meurt jamais.

Poésie: voix de l'humanité, souffle du divin (*mens diviniior*)

Tant que l'homme ne mourra pas lui-même, la plus belle faculté de l'homme peut-elle mourir ? Qu'est-ce en effet que la poésie ? Comme tout ce qui est divin en nous, cela ne peut se définir par un mot ni par mille. C'est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur, et de plus divin dans la pensée ; dans ce que la nature visible a de plus magnifique dans les images et de plus mélodieux dans les sons ! C'est à la fois sentiment et sensation, esprit et matière, et voilà pourquoi c'est la langue complète, la langue par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière, idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination, et musique pour l'oreille ! Voilà pourquoi cette langue, quand elle est bien parlée, foudroie l'homme comme la foudre, et l'anéantit de conviction intérieure et d'évidence irréflectie, ou l'enchanté comme un philtre et le berce immobile et charmé comme un enfant dans son berceau aux refrains sympathiques de la voix d'une mère ! Voilà pourquoi aussi l'homme ne peut ni produire ni supporter beaucoup de poésie ; c'est que, le saisissant tout entier par l'âme et par les sens, et exaltant à la fois sa double faculté, la pensée par la pensée, les sens par les sensations, elle l'épuise, elle l'accable bientôt comme toute jouissance trop complète d'une voluptueuse fatigue, et lui fait rendre en peu de vers, en peu d'instant, tout ce qu'il y a de vie intérieure et de force de sentiment dans sa double organisation. La prose ne s'adresse qu'à l'idée ; le vers parle à l'idée et à la sensation tout à la fois. Cette langue toute mystérieuse, toute instinctive qu'elle soit, ou plutôt par cela même qu'elle est instinctive et mystérieuse, cette langue ne mourra jamais ! Elle n'est point, comme on n'a cessé de le dire malgré les démentis successifs de toutes les époques, elle n'est pas seulement la langue de l'enfance des peuples, le balbutiement de l'intelligence humaine ; elle est la langue de tous les âges de l'humanité, naïve et simple au berceau des nations, conteuse et merveilleuse comme la nourrice au chevet de l'enfant, amoureuse et pastorale chez les peuples jeunes et pasteurs, guerrière et épique chez les hordes guerrières et conquérantes, mystique, lyrique, prophétique ou sentencieuse dans les théocraties de l'Égypte ou de la Judée ; grave, philosophique et corruptrice dans les civilisations avancées de Rome, de Florence ou de Louis XIV ; échevelée et hurlante aux époques de convulsions et de ruines, comme en 93 ; neuve, mélancolique, incertaine, timide et audacieuse, tout à la fois, aux jours de renaissance et de reconstruction sociale comme aujourd'hui ! Plus tard à la vieillesse des peuples, triste, sombre, gémissante et découragée comme eux, et respirant à la fois dans ses strophes, les pressentiments lugubres, les rêves fantastiques des dernières catastrophes du monde, et les fermes et divines espérances d'une résurrection de l'humanité sous une autre forme : voilà la poésie. C'est l'homme même, c'est l'instinct de toutes ses époques, c'est l'écho intérieur de toutes ses impressions humaines, c'est la voix de l'humanité pensant et sentant, résumée et modulée par certains hommes, plus hommes que le vulgaire, *mens diviniior*, et qui plane sur ce bruit tumultueux et confus des générations et dure après elles, et qui rend témoignage à la postérité de leurs gémissements ou de leurs joies, de leurs faits ou de leurs idées. Cette voix ne s'éteindra jamais dans le monde ; car ce n'est pas l'homme qui l'a inventée. C'est Dieu même qui la lui a donnée, et c'est le premier cri qui est

remonté à lui de l'humanité ! Ce sera aussi le dernier cri que le créateur entendra s'élever de son œuvre quand il la brisera. Sortie de lui, elle remontera à lui.

L'Orient : terre prophétique du genre humain

Un jour, j'avais planté ma tente dans un champ rocailleux, où croissaient quelques troncs d'oliviers nouveaux et rabougris, sous les murs de Jérusalem, à quelques centaines de pas de la tour de David, un peu au-dessus de la fontaine de Siloé, qui coule encore sur les dalles usées de sa grotte, non loin du tombeau du poète-roi qui l'a si souvent chantée. Les hautes et noires terrasses qui portaient jadis le temple de Salomon s'élevaient à ma gauche, couronnées par les trois coupes bleues et par les colonnettes légères et aériennes de la mosquée d'Omar, qui plane aujourd'hui sur les ruines de la maison de Jéhovah ; la ville de Jérusalem que la peste ravageait alors était tout inondée des rayons d'un soleil éblouissant répercutés sur ses mille dômes, sur ses marbres blancs, sur ses tours de pierre dorée, sur ses murailles polies par les siècles et par les vents salins du lac Asphaltite ; aucun bruit ne montait de son enceinte muette et morne comme la couche d'un agonisant ; ses larges portes étaient ouvertes et l'on apercevait de temps en temps le turban blanc et le manteau rouge du soldat arabe, gardien inutile de ces portes abandonnées ; rien ne venait, rien ne sortait ; le vent du matin soulevait seul la poudre ondoyante des chemins et faisait un moment l'illusion d'une caravane ; mais quand la bouffée de vent avait passé, quand elle était venue mourir en sifflant sur les créneaux de la tour des Pisans ou sur les trois palmiers de la maison de Caïphe, la poussière retombait, le désert apparaissait de nouveau et le pas d'aucun chameau, d'aucun mulet, ne retentissait sur les pavés de la route. Seulement, de quart d'heure en quart d'heure les deux battants ferrés de toutes les portes de Jérusalem s'ouvraient, et nous voyions passer les morts que la peste venait d'achever, et que deux esclaves nus portaient sur un brancard aux tombes répandues tout autour de nous. Quelquefois un long cortège de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens, de Juifs accompagnaient le mort et défilaient en chantant entre les troncs d'oliviers, puis rentraient à pas lents et silencieusement dans la ville ; plus souvent les morts étaient seuls, et quand les deux esclaves avaient creusé de quelques palmes le sable ou la terre de la colline et couché le pestiféré dans son dernier lit, ils s'asseyaient sur le tertre même qu'ils venaient d'élever, se partageaient les vêtements du mort, et allumant leurs longues pipes, ils fumaient en silence et regardaient la fumée de leurs chibouks monter en légère colonne bleue et se perdre gracieusement dans l'air limpide, vif et transparent de ces journées d'automne. A mes pieds, la vallée de Josaphat s'étendait comme un vaste sépulcre ; le Cédron tari la sillonnait d'une déchirure blanchâtre, toute semée de gros cailloux, et les flancs des deux collines qui la cernent étaient tout blancs de tombes et de turbans sculptés, monument banal des Osmanlis ; un peu sur la droite, la colline des Oliviers s'affaissait et laissait, entre les chaînes éparses des cônes volcaniques des montagnes nues de Jéricho et de Saint-Sabba, l'horizon s'étendre et se prolonger comme une avenue lumineuse entre des cimes de cyprès inégaux ; le regard s'y jetait de lui-même, attiré par l'éclat azuré et plombé de la mer Morte, qui luisait au pied des degrés de ces montagnes, et derrière, la chaîne bleue des montagnes de l'Arabie Pétrée bornait l'horizon. Mais border n'est pas le mot, car ces montagnes semblaient transparentes comme le cristal et l'on voyait ou l'on croyait voir au-delà un horizon vague et indéfini s'étendre encore et nager dans les vapeurs ambiantes d'un air teint de pourpre et de céruse.

Scènes évocatrices des genres poétiques traditionnels

C'était l'heure de midi, l'heure où le Muézin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière à toutes les heures. Voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix stupide et sans conscience de la cloche de nos cathédrales. Mes Arabes avaient donné l'orge dans le sac de poil de chèvre à mes chevaux attachés çà et là autour de ma tente ; les pieds enchaînés à des anneaux de fer, ces beaux et doux animaux étaient immobiles ; leur tête penchée et ombragée par leur longue crinière éparsée, leur poil gris luisant et fumant sous les rayons d'un soleil de plomb. Les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers ; ils avaient étendu sur la terre leur natte de damas, et ils fumaient en se contant des histoires du désert, ou en chantant des vers d'Antar. Antar, ce type de l'Arabe errant, à la fois

pasteur, guerrier et poète, qui a écrit le désert tout entier dans ses poésies nationales ; épique comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon. Ses vers qui endorment ou exaltent l'imagination de l'Arabe autant que la fumée du tombach dans le narguilé retentissaient en sons gutturaux dans le groupe animé de mes saïs et quand le poète avait touché plus juste ou plus fort la corde sensible de ces hommes sauvages, mais impressionnables, on entendait un léger murmure de leurs lèvres ; ils joignaient leurs mains, les élevaient au-dessus de leurs oreilles, et inclinant la tête, ils s'écriaient tour à tour : *Allah! Allah! Allah !*

A quelques pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari sur un de ces petits monuments de pierre blanche dont toutes les collines autour de Jérusalem sont parsemées ; elle paraissait à peine avoir dix-huit ou vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur. Son profil, que son voile rejeté en arrière me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles têtes du Parthénon, mais en même temps la mollesse, la suavité et la gracieuse langueur des femmes de l'Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le cœur que la beauté sévère et mâle des statues grecques. Ses cheveux, d'un blond bronzé et doré comme le cuivre des statues antiques, couleur très estimée dans ce pays du soleil, dont elle est comme un reflet permanent, ses cheveux détachés de sa tête tombaient autour d'elle et balayaient littéralement le sol ; sa poitrine était entièrement découverte selon la coutume des femmes de cette partie de l'Arabie, et quand elle se baissait pour embrasser la pierre du turban ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre et creusaient leur moule dans la poussière, comme ce moule du beau sein d'Atala ensevelie, que le sable du sépulcre dessinait encore, dans l'admirable épopée de M. de Châteaubriand. Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre alentour ; un beau tapis de damas était étendu sous ses genoux ; sur le tapis il y avait quelques vases de fleurs et une corbeille pleine de figues et de galettes d'orge, car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou creusé dans la terre et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter. Elle se penchait de moments en moments vers cette étroite ouverture ; elle y chantait des choses entremêlées de sanglots, elle y collait ensuite l'oreille comme si elle eût entendu la réponse, puis elle se remettait à chanter en pleurant encore ! J'essayais de comprendre les paroles qu'elle murmurait ainsi et qui venaient jusqu'à moi ; mais mon drogman arabe ne put les saisir ou les rendre. Combien je les regrette ! que de secrets de l'amour et de la douleur ! Que de soupirs animés de toute la vie de deux âmes arrachées l'une à l'autre, ces paroles confuses et noyées de larmes devaient contenir ! Oh ! si quelque chose pouvait jamais réveiller un mort, c'étaient de pareilles paroles murmurées par une pareille bouche !

A deux pas de cette femme, sous un morceau de toile noire soutenue par deux roseaux fichés en terre pour servir de parasol, ses deux petits enfants jouaient avec trois esclaves noirs d'Abyssinie, accroupies comme leur maîtresse, sur le sable que recouvrait un tapis. Ces trois femmes, toutes les trois jeunes et belles aussi, aux formes sveltes et au profil aquilin des nègres de l'Abyssinie, étaient groupées dans des attitudes diverses comme trois statues tirées d'un seul bloc. L'une avait un genou en terre et tenait sur l'autre genoux un des enfants qui tendait ses bras du côté où pleurait sa mère ; l'autre avait ses deux jambes repliées sous elle et ses deux mains jointes comme la *Madeleine* de Canova sur son tablier de toile bleue ; la troisième était debout un peu penchée sur ses deux compagnes, et, se balançant à droite et à gauche, berçait contre son sein à peine dessiné le plus petit des enfants qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient jusqu'aux enfants, ceux-ci se prenaient à pleurer, et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissants et des paroles enfantines de leur pays pour apaiser les deux enfants.

C'était un dimanche ; à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j'entendais sortir par bouffées de la noire coupole du couvent grec les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres. Les hymnes et les psaumes de David s'élevaient après trois mille ans, rapportés par des voix étrangères et dans une langue nouvelle sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés ; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de Terre Sainte aller et venir leur bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rythmes divers !

Et moi j'étais là aussi pour chanter toutes ces choses ; pour étudier les siècles à leur berceau, pour remonter jusqu'à sa source le cours inconnu d'une civilisation, d'une religion, pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monuments sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir d'une sagesse plus réelle et d'une philosophie plus vraie, la poésie grave et pensée de l'époque avancée où nous vivons !

Cette scène jetée par hasard sous mes yeux, et recueillie dans un de mes mille souvenirs de voyages, me présenta les destinées et les phases presque complètes de toute poésie : les trois esclaves noires berçant les enfants avec les chansons naïves et sans pensée de leur pays, la poésie pastorale et instinctive de l'enfance des nations ; la jeune veuve turque, pleurant son mari en chantant ses sanglots à la terre, la poésie élégiaque et passionnée, la poésie du cœur. Les soldats et les mukres arabes, récitant des fragmens belliqueux amoureux et merveilleux d'Antar, la poésie épique et guerrière des peuples nomades ou conquérants ; les moines grecs chantant les psaumes sur leurs terrasses solitaires, la poésie sacrée et lyrique des âges d'enthousiasme et de rénovation religieuse. Et moi, méditant sous ma tente, et recueillant des vérités historiques ou des pensées sur toute la terre, la poésie de philosophie et de méditation, fille d'une époque où l'humanité s'étudie et se résume elle-même jusque dans les chants dont elle amuse ses loisirs.

La poésie dans l'avenir

Voilà la poésie tout entière dans le passé ; mais dans l'avenir que sera-t-elle ?

Un autre jour, deux mois plus tard, j'avais traversé les sommets du Sannim, couverts de neiges éternelles, et j'étais redescendu du Liban couronné de son diadème de cèdres, dans le désert nu et stérile d'Héliopolis. A la fin d'une journée de route pénible et longue, à l'horizon encore éloigné devant nous sur les derniers degrés des montagnes noires de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, dorées par le soleil couchant, se détachaient de l'ombre des montagnes et répercutaient les rayons du soir !

Balbek! Balbek !

Nos guides nous les montraient du doigt, et criaient : Balbek! Balbek ! C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avançons lentement au pas de nos chevaux fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales qui semblaient s'étendre, grandir, s'allonger, à mesure que nous en approchions ; un profond silence régnait dans toute notre caravane ; chacun aurait craint de perdre une impression de cette scène en communiquant celle qu'il venait d'avoir ; les Arabes même se taisaient et semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivelle toutes les pensées. Enfin, nous touchâmes aux premiers blocs de marbre, aux premiers tronçons de colonnes que les tremblements de terre ont secoués jusqu'à plus d'un mille des monuments même, comme les feuilles sèches jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan. Les profondes et larges carrières qui déchirent, comme des gorges de vallées, les flancs noirs de l'Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux ; ces vastes bassins de pierre dont les parois gardent encore les traces profondes du ciseau qui les a creusées pour en tirer d'autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base, et d'autres entièrement taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n'attendre que les chars ou les bras des générations de géants pour les mouvoir. Un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur, et seize pieds d'épaisseur. Un de nos Arabes, descendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et grimpant sur cette pierre en s'accrochant aux entailles du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plateforme, en poussant des cris sauvages ; mais le piédestal écrasait par sa masse l'homme de nos jours, l'homme disparaissait devant son œuvre. Il faudrait la force réunie

de soixante mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre ; et les plateformes des temples de Balbek en montrent de plus colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases !

Nous suivîmes notre route entre le désert à gauche et les ondulations de l'Anti-Liban à droite, en longeant quelques petits champs cultivés par les Arabes pasteurs, et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et aux bords duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'acropole, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monuments d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres ; enfin nous la découvrîmes tout entière, et toute la caravane s'arrêta comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau ne pourrait décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme ; sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs immenses de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune aussi éclatante que le marbre de Paros, tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux, membres épars et qui semblent palpitants, des statues tombées la face contre terre, tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé en mille fragments, et ruisselant de toutes parts comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire ! A peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre ; et le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas sur l'acanthé polie des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme : l'eau seule de la rivière de Balbek se faisant jour parmi ces lits de fragments, et lavant de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours.

Au-delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbre, la colline de Balbek, plateforme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de mains d'hommes, en pierres de taille, dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur sur vingt à vingt-deux d'élévation, mais la plupart de quinze à trente ; cette colline de granit taillé se présentait à nous, par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et ses revêtements incommensurables, où trois morceaux de granit forment cent quatre-vingts pieds de développement, et près de quatre mille pieds de surface, avec les larges embouchures de ses voûtes souterraines où l'eau de la rivière s'engouffrait en bondissant, où le vent jetait avec l'eau des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rosé, en couleur d'or. Quelques-uns de ces monuments déserts semblaient intacts et sortis d'hier des mains de l'ouvrier ; d'autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de muraille inclinés, et des frontons démantelés ; l'œil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les sept colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géants.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques minutes pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distances ; et sûrs enfin de posséder pour le lendemain ce spectacle que les rêves même ne pourraient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait, il fallait trouver un asile, ou sous la tente, ou sous quelque voûte de ces ruines, pour passer la nuit et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines, et une vaste plage toute blanche de débris, et traversant quelques champs de gazon brouté par les chèvres et les chameaux, nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s'élevait à quelque cent pas de nous d'un groupe de ruines entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous fouillions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabane basse et à demi cachée par des pans de marbre dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres sans vitres et sans volets étaient construites de débris de marbre et de porphyre mal collés ensemble avec un peu de ciment. Une petite ogive de pierre s'élevait d'un ou deux pieds au-dessus de la plateforme qui servait de toit à cette mesure, et une petite cloche semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites y tremblait aux bouffées du vent. C'était le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek qui surveille dans ce désert un petit troupeau de douze ou quinze familles chrétiennes de la communion grecque, perdues au milieu de ces déserts et de la tribu féroce des Arabes indépendants de Békâa. Jusque là nous n'avions vu aucun être vivant que les chacals qui couraient entre les colonnes du grand temple et les petites hirondelles au collier de soie rose qui bordaient, comme un ornement

d'architecture orientale, les corniches de la plate-forme. L'évêque, averti par le bruit de notre caravane, arriva bientôt, et, s'inclinant sur sa porte, m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, à la parole noble, suave et cadencée, tout-à-fait semblable à l'idée du prêtre dans le poème ou dans le roman, et digne en tout de montrer sa figure de paix, de résignation et de charité dans cette scène solennelle de ruines et de méditation. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure pavée aussi d'éclats de statue, de morceaux de mosaïque, et de vases antiques, et nous livrant sa maison, c'est-à-dire deux petites chambres basses sans meubles et sans portes, il se retira et nous laissa, suivant la coutume orientale, maîtres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre autour de la maison les chevilles de fer pour y attacher par des anneaux les jambes de nos chevaux et que d'autres allumaient un feu dans la cour pour nous préparer le pilau et cuire les galettes d'orge, nous sortîmes pour jeter un second regard sur les monuments qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous comme des statues sur leur piédestal ; le soleil les frappait d'un dernier rayon qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire ; les mille ombres des portiques, des piliers, des colonnades, des autels, se répandaient mouvantes sous la vaste forêt de pierre, et remplaçaient peu à peu sur l'acropole les éclatantes lueurs du marbre et du travertin. Plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdait qu'à l'horizon ; on eût dit des vagues de pierre brisées contre un écueil, et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris, et la nuit qui tombait des hauteurs déjà grises d'une chaîne de montagnes les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques moments assis, silencieux et pensifs, devant ce spectacle sans paroles, et nous rentrâmes à pas lents dans la petite cour de l'évêque, éclairée par le foyer des Arabes.

La poésie des derniers âges ou le chant de l'âme

Assis sur quelques fragments de corniches et de chapiteaux qui servaient de bancs dans la cour, nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque temps à nous entretenir, avant le sommeil, de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait, mais la lune se levait pleine et éclatante dans le ciel limpide, et passant à travers les crénelures d'un grand mur de pierres blanches et les dentelures d'une fenêtre en arabesques, qui bornaient la cour du côté du désert, elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rejaillissait sur toutes les pierres. Le silence et la rêverie nous gagnèrent ; ce que nous pensions à cette heure, à cette place, si loin du monde vivant, dans ce monde mort, en présence de tant de témoins muets, d'un passé inconnu, mais qui bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité ; ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos cœurs, de nos systèmes, de nos idées - hélas - et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentiments individuels, Dieu seul le sait, et nos langues n'essayaient pas de le dire ; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure, de cet astre, de ces pensées mêmes ; nous nous taisions. Tout à coup, comme une plainte douce et amoureuse, comme un murmure grave et accentué par la passion sortit des ruines derrière ce grand mur percé d'ogives arabesques et dont le toit nous avait paru écroulé sur lui-même ; ce murmure vague et confus s'enfla, se prolongea, s'éleva plus fort et plus haut, et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur, un chant monotone, mélancolique et tendre qui montait, qui baissait, qui mourait, qui renaissait alternativement et qui se répondait à lui-même : c'était la prière du soir que l'évêque arabe faisait avec son petit troupeau, dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église, monceaux de ruines entassées récemment par une tribu d'Arabes idolâtres. Rien ne nous avait préparés à cette musique de l'âme, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du cœur humain, dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes accumulées par les tremblements de terre, par les barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure, les accents de cette poésie sainte, jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que le dernier soupir de ces voix pieuses se fût assoupi dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

Voilà, disions-nous en nous levant, ce que sera sans doute la poésie des derniers âges : soupir et prière sur des tombeaux, aspiration plaintive vers un monde qui ne connaîtra ni mort ni ruines.

Souvenir du Liban : la Vallée des Saints

Mais j'en vis une bien plus frappante image quelques mois après dans un voyage au Liban ; je demande encore la permission de le peindre.

Je redescendais les dernières sommités de ces alpes ; j'étais l'hôte du scheik d'Éden, village arabe maronite, suspendu sous la dent la plus aiguë de ces montagnes, aux limites de la végétation, et qui n'est habitable que l'été. Ce noble et respectable vieillard était venu me chercher avec ses fils et quelques-uns de ses serviteurs, jusqu'aux environs de Tripoli de Syrie, et m'avait reçu dans son château d'Éden avec la dignité, la grâce de cœur et l'élégance de manières que l'on pourrait imaginer dans un des vieux seigneurs de la cour de Louis XIV. Les arbres entiers brûlaient dans le large foyer ; les moutons, les chevreaux, les cerfs étaient étalés par piles dans les vastes salles, et les outres séculaires des vins d'or du Liban, apportées de la cave par ses serviteurs, coulaient pour nous et pour notre escorte ; après avoir passé quelques jours à étudier ces belles mœurs homériques, poétiques comme les lieux mêmes où nous les retrouvions, le scheik me donna son fils aîné et un certain nombre de cavaliers arabes pour me conduire aux cèdres de Salomon ; arbres fameux qui consacrent encore la plus haute cime du Liban et que l'on vient vénérer depuis des siècles, comme les derniers témoins de la gloire de Salomon. Je ne les décrirai point ici, mais au retour de cette journée mémorable pour un voyageur, nous nous égarâmes dans les sinuosités de rochers et dans les nombreuses et hautes vallées dont ce groupe du Liban est déchiré de toutes parts, et nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord à pic d'une immense muraille de rochers de quelques mille pieds de profondeur, qui cernent la Vallée des Saints. Les parois de ce rempart de granit étaient tellement perpendiculaires, que les chevreuils mêmes de la montagne n'auraient pu y trouver un sentier, et que nos Arabes étaient obligés de se coucher le ventre contre terre et de se pencher sur l'abîme pour découvrir le fond de la vallée ; le soleil baissait, nous avions marché bien des heures, il nous en aurait fallu plusieurs encore pour retrouver notre sentier perdu et regagner Éden ; nous descendîmes de cheval, et nous confiâmes à un de nos guides qui connaissait, non loin de là, un escalier de roc vif, taillé jadis par les moines maronites, habitants immémoriaux de cette vallée, nous suivîmes quelque temps les bords de la corniche, et nous descendîmes enfin par ces marches glissantes, sur une plateforme détachée du roc et qui dominait tout cet horizon.

La vallée s'abaissait d'abord par des pentes larges et douces du pied des neiges et des cèdres qui formaient une tache noire sur ces neiges ; là elle se déroulait sur des pelouses d'un vert jaune et tendre comme celui des hautes croupes du Jura ou des Alpes, et une multitude de filets d'eau écumante sortis çà et là du pied des neiges fondantes sillonnaient ces pentes gazonnées et venaient se réunir en une seule masse de flots et d'écume au pied du premier gradin de rochers. Là, la vallée s'enfonçait tout à coup à quatre ou cinq cents pieds de profondeur, et le torrent se précipitait avec elle, et s'étendant sur une large surface, tantôt couvrait le rocher comme d'un voile liquide et transparent, tantôt s'en détachait en voûtes élancées, et tombant enfin sur des blocs immenses et aigus de granit arrachés du sommet, s'y brisait en lambeaux flottants et retentissait comme un tonnerre éternel. Le vent de sa chute arrivait jusqu'à nous en emportant comme de légers brouillards la fumée de l'eau à mille couleurs, la promenait çà et là sur toute la vallée ou la suspendait en rosée aux branches des arbustes et aux aspérités du roc. En se prolongeant vers le nord, la Vallée des Saints se creusait de plus en plus et s'élargissait davantage ; puis, à environ deux milles du point où nous étions placés, deux montagnes nues et couvertes d'ombres se rapprochaient en s'inclinant l'une vers l'autre, laissant à peine une ouverture de quelques toises entre leurs deux extrémités, où la vallée allait se terminer et se perdre avec ses pelouses, ses vignes hautes, ses peupliers, ses cyprès et son torrent de lait. Au-dessus des deux monticules qui l'étranglaient ainsi, on apercevait à l'horizon comme un lac d'un bleu plus sombre que le ciel, c'était un morceau de la mer de Syrie, encadré par un golfe fantastique d'autres montagnes du Liban. Ce golfe était à vingt lieues de nous, mais la transparence de l'air nous le montrait comme à nos pieds et nous distinguions même deux navires à la voile qui, suspendus entre le bleu du ciel et celui de la mer, et diminués par la distance, ressemblaient à deux cygnes planant dans notre horizon. Ce spectacle nous saisit tellement d'abord que nous n'arrêtâmes nos regards sur aucun détail de la vallée ; mais quand le premier éblouissement fut passé et que notre œil put percer à travers la vapeur flottante du soir et des eaux, une scène d'une autre nature se déroula peu à peu devant nous.

Le chant des hommes mêlé au murmure de la vallée

A chaque détour du torrent où l'écume laissait un peu de place à la terre, un couvent de moines maronites se dessinait en pierres d'un brun sanguin sur le gris du rocher, et sa fumée s'élevait dans les airs entre des cîmes de peupliers et de cyprès. Autour des couvents, de petits champs, conquis sur le roc ou le torrent, semblaient cultivés comme les parterres les plus soignés de nos maisons de campagne, et çà et là on apercevait ces maronites, vêtus de leur capuchon noir, qui rentraient du travail des champs, les uns avec la bêche sur l'épaule, les autres conduisant de petits troupeaux de poulains arabes, quelques-uns tenant le manche de la charrue et piquant leurs bœufs entre les mûriers. Plusieurs de ces demeures de prières et de travail étaient suspendues avec leurs chapelles et leurs ermitages sur les caps avancés des deux immenses chaînes de montagnes ; un certain nombre étaient creusées comme des grottes de bêtes fauves dans le rocher même. On n'apercevait que la porte surmontée d'une ogive vide où pendait la cloche, et quelques petites terrasses taillées sous la voûte même du roc où les moines vieux et infirmes venaient respirer l'air et voir un peu de soleil, partout où le pied de l'homme pouvait atteindre. Sur certains rebords des précipices l'œil ne pouvait apercevoir aucun accès, mais, là même, un couvent, une croix, une solitude, un oratoire, un ermitage et quelques figures de solitaires circulant parmi les roches ou les arbustes, travaillant, lisant ou priant. Un de ces couvents était une imprimerie arabe pour l'instruction du peuple maronite, et l'on voyait sur la terrasse une foule de moines allant et venant et étendant sur des claies ou roseaux les feuilles blanches du papier humide. Rien ne peut peindre, si ce n'est le pinceau, la multitude et le pittoresque de ces retraites. Chaque pierre semblait avoir enfanté sa cellule, chaque grotte son ermite ; chaque source avait son mouvement et sa vie, chaque arbre son solitaire sous son ombre. Partout où l'œil tombait, il voyait la vallée, la montagne, les précipices s'animer pour ainsi dire sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation, se détacher de ces masses éternelles, ou s'y mêler pour les consacrer. Mais bientôt le soleil tomba, les travaux du jour cessèrent, et toutes les figures noires répandues dans la vallée rentrèrent dans les grottes ou dans les monastères. Les cloches sonnèrent de toutes parts l'heure du recueillement et des offices du soir ; les unes avec la voix forte et vibrante des grands vents sur la mer, les autres avec les voix légères et argentines des oiseaux dans les champs de blé ; celles-ci plaintives et lointaines comme des soupirs dans la nuit et dans le désert ; toutes ces cloches se répondaient des deux bords opposés de la vallée, et les mille échos des grottes et des précipices se les renvoyaient en murmures confus et répercutés, mêlés avec le mugissement du torrent, des cèdres, et les mille chutes sonores des sources et des cascades dont les deux flancs des monts sont sillonnés. Puis il se fit un moment de silence, et un nouveau bruit plus doux, plus mélancolique et plus grave, remplit la vallée ; c'était le chant des psaumes qui, s'élevant à la fois de chaque monastère, de chaque église, de chaque oratoire, de chaque cellule des rochers, se mêlait, se confondait en montant jusqu'à nous comme un vaste murmure, et ressemblait à une seule plainte mélodieuse de la vallée tout entière qui venait de prendre une âme et une voix ; puis un nuage d'encens monta de chaque toit, sortit de chaque grotte, et parfuma cet air que les anges auraient pu respirer. Nous restâmes muets et enchantés comme ces esprits célestes quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert, ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes ; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand tous les sentiments du cœur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici bas qu'une adoration et un hymne !

La destinée de la poésie: la raison chantée

Mais nous ne sommes pas à ces temps : le monde est jeune, car la pensée mesure encore une distance incommensurable entre l'état actuel de l'humanité et le but qu'elle peut atteindre; la poésie aura d'ici là de nouvelles, de hautes destinées à remplir.

Elle ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot ; elle n'a plus assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité d'impression pour chanter comme au premier réveil de la pensée humaine. Elle ne sera plus épique ;

l'homme a trop vécu, trop réfléchi pour se laisser amuser, intéresser par les longs écrits de l'épopée, et l'expérience a détruit sa foi aux merveilles dont le poème épique enchantait sa crédulité ; elle ne sera plus dramatique ; parce que la scène de la vie réelle a, dans nos temps de liberté et d'action politique, un intérêt plus pressant, plus réel et plus intime que la scène du théâtre ; parce que les classes élevées de la société ne vont plus au théâtre pour être émues, mais pour juger ; parce que la société est devenue critique de naïve qu'elle était. Il n'y a plus de bonne foi dans ses plaisirs. Le drame va tomber au peuple ; il était né du peuple et pour le peuple, il y retourne ; il n'y a plus que la classe populaire qui porte son cœur au théâtre. Or, le drame populaire, destiné aux classes illettrées, n'aura pas de longtemps une expression assez noble, assez élégante, assez élevée pour attirer la classe lettrée ; la classe lettrée abandonnera donc le drame ; et quand le drame populaire aura élevé son parterre jusqu'à la hauteur de la langue d'élite, cet auditoire le quittera encore et il lui faudra sans cesse redescendre pour être senti. Des hommes de génie tentent, en ce moment même, de faire violence à cette destinée du drame. Je fais des vœux pour leur triomphe. Et dans tous les cas, il restera de glorieux monuments de leur lutte. C'est une question d'aristocratie et de démocratie ; le drame est l'image la plus fidèle de la civilisation.

La poésie sera de la raison chantée ; voilà sa destinée pour longtemps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser ; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave ; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier. Les signes avant-coureurs de cette transformation de la poésie sont visibles depuis plus d'un siècle ; ils se multiplient de nos jours. La poésie s'est dépouillée de plus en plus de sa forme artificielle, elle n'a presque plus de forme qu'elle-même. A mesure que tout s'est spiritualisé dans le monde, elle aussi se spiritualise. Elle ne veut plus de mannequin, elle n'invente plus de machine ; car la première chose que fait maintenant l'esprit du lecteur, c'est de dépouiller le mannequin, c'est de démonter la machine et de chercher la poésie seule dans l'œuvre poétique, et de chercher aussi l'âme du poète sous sa poésie. Mais sera-t-elle morte pour être plus vraie, plus sincère, plus réelle qu'elle ne le fut jamais ? Non sans doute ; elle aura plus de vie, plus d'intensité, plus d'action qu'elle n'en eut encore ! Et j'en appelle à ce siècle naissant qui déborde de tout ce qui est la poésie même, amour, religion, liberté, et je me demande s'il y eut jamais dans les époques littéraires un moment si remarquable en talents éclos, et en promesses qui éclorront à leur tour ? Je le sais mieux que personne, car j'ai été souvent le confident inconnu de ces mille voix mystérieuses qui chantent dans le monde ou dans la solitude, et qui n'ont pas encore d'écho dans leur renommée. Non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il n'y en a en France et en Europe au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées, et prophétisent la décadence de l'humanité. Je ne vois aucun signe de décadence dans l'intelligence humaine, aucun symptôme de lassitude ni de vieillesse ; je vois des institutions vieilles qui s'écroulent, mais des générations rajeunies que le souffle de vie tourmente et pousse en tous sens, et qui reconstruiront sur des plans inconnus cette œuvre infinie que Dieu a donnée à faire et à refaire sans cesse à l'homme, sa propre destinée. Dans cette œuvre, la poésie a sa place, quoique Platon voulût l'en bannir. C'est elle qui plane sur la société et qui la juge, et qui, montrant à l'homme la vulgarité de son œuvre, l'appelle sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au cœur le courage de les tenter et l'espérance de les atteindre.

L'avenir social et sociétal de la poésie

A côté de cette destinée philosophique, rationnelle, politique, sociale de la poésie à venir, elle a une destinée nouvelle à accomplir ; elle doit suivre la pente des institutions et de la presse ; elle doit se faire peuple et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. La presse commence à pressentir cette œuvre, œuvre immense et puissante qui, en portant sans cesse à tous la pensée de tous, abaissera les montagnes, élèvera les vallées, nivellera les inégalités des intelligences, et ne laissera bientôt plus d'autre puissance sur la terre que celle de la raison universelle qui aura multiplié sa force par la force de tous. Sublime et incalculable association de toutes les pensées dont les résultats ne peuvent être appréciés que par celui qui a permis à l'homme de la

concevoir et de la réaliser ! La poésie de nos jours a déjà tenté cette forme, et des talents d'un ordre élevé se sont abaissés pour tendre la main au peuple ; la poésie s'est faite chanson, pour courir sur l'aile du refrain dans les camps ou dans les chaumières ; elle y a porté quelques nobles souvenirs, quelques généreuses inspirations, quelques sentimens de morale sociale ; mais cependant il faut le déplorer, elle n'a guère popularisé que des passions, des haines ou des envies. C'est à populariser des vérités, de l'amour, de la raison, des sentimens exaltés de religion et d'enthousiasme, que ces génies populaires doivent consacrer leur puissance à l'avenir. Cette poésie est à créer ; l'époque la demande, le peuple en a soif ; il est plus poète par l'âme que nous, car il est plus près de la nature ; mais il a besoin d'un interprète entre cette nature et lui ; c'est à nous de lui en servir, et de lui expliquer par ses sentimens rendus dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété enthousiaste dans son cœur.

Toutes les époques primitives de l'humanité ont eu leur poésie ou leur spiritualisme chanté ; la civilisation avancée serait-elle la seule époque qui fit taire cette voix intime et consolante de l'humanité ? Non, sans doute, rien ne meurt dans l'ordre éternel des choses, tout se transforme : la poésie est l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges.

Poésie, voix intérieure de l'humanité

Il y a un morceau de poésie nationale dans la Calabre, que j'ai entendu chanter souvent aux femmes d'Amalfi en revenant de la fontaine. Je l'ai traduit autrefois en vers, et ces vers me semblent s'appliquer si bien au sujet que je traite, que je ne puis me refuser à les insérer ici. C'est une femme qui parle :

Quand assise à douze ans à l'angle du verger,
Sous les citrons en fleurs ou les amandiers roses,
Le souffle du printemps sortait de toutes choses,
Et faisait sur mon cou mes boucles voltiger,
Une voix me parlait si douce au fond de l'âme,
Qu'un frisson de plaisir en courait sur ma peau ;
Ce n'était pas le vent, la cloche, le pipeau,
Ce n'était nulle voix d'enfant, d'homme ou de femme ;

C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur déjà parlait au mien !

Quand plus tard mon fiancé venait de me quitter,
Après des soirs d'amour au pied du sycomore,
Quand son dernier baiser retentissait encore
Au cœur qui sous sa main venait de palpiter,
La même voix tintait longtemps dans mes oreilles,
Et sortant de mon cœur m'entretenait tout bas ;
Ce n'était pas sa voix, ni le bruit de ses pas,
Ni l'écho des amants qui chantaient sous les treilles ;

C'était vous ! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur parlait encore au mien !

Quand jeune et déjà mère autour de mon foyer
J'assemblais tous les biens que le ciel nous prodigue,
Qu'à ma porte un figuier laissait tomber sa figue
Aux mains de mes garçons qui le faisaient ployer,
Une voix s'élevait de mon sein tendre et vague,

Ce n'était pas le chant du coq ou de l'oiseau,
Ni des souffles d'enfants dormant dans leur berceau,
Ni la voix des pêcheurs qui chantaient sur la vague ;

C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur chantait avec le mien !

Maintenant je suis seule et vieille à cheveux blancs,
Et le long des buissons abrités de la bise,
Chauffant ma main ridée au foyer que j'attise,
Je garde les chevreaux et les petits enfants ;
Cependant dans mon sein la voix intérieure
M'entretient, me console et me chante toujours ;
Ce n'est plus cette voix du matin de mes jours,
Ni l'amoureuse voix de celui que je pleure,

Mais c'est vous, oui, c'est vous, ô mon Ange gardien,
Vous dont le cœur me reste et pleure avec le mien.

Ce que ces femmes de Calabre disaient ainsi de leur ange gardien, l'humanité peut le dire de la poésie. C'est aussi cette voix intérieure qui lui parle à tous les âges, qui aime, chante, prie ou pleure avec elle à toutes les phases de son pèlerinage séculaire ici-bas.

La poésie sacrée : spiritualisme et élévation

Maintenant, puisque ceci est une préface, il faudrait parler du livre et de moi. Eh bien, je le ferai avec une sincérité entière. Le livre n'est point un livre, ce sont des feuilles détachées et tombées presque au hasard sur la route inégale de ma vie et recueillies par la bienveillance des âmes tendres, pensives et religieuses. C'est le symbole vague et confus de mes sentiments et de mes idées à mesure que les vicissitudes de l'existence et le spectacle de la nature et de la société les faisaient surgir dans mon cœur ou les jetaient dans ma pensée ; ces sentiments et ces idées ont varié avec ma vie même, tantôt sereines et heureuses comme le matin du cœur, tantôt ardentes et profondes comme les passions de trente ans, tantôt désespérées comme la mort et sceptiques comme le silence du sépulcre, quelquefois rêveuses comme l'espérance, pieuses comme la foi, enflammées comme cet amour divin qui est l'âme cachée de toute la nature. Mais quelle qu'ait été, quelle que puisse être encore la diversité de ces impressions jetées par la nature dans mon âme, et par mon âme dans mes vers, le fond en fut toujours un profond instinct de la divinité dans toutes choses ; une vive évidence, une intuition plus ou moins éclatante de l'existence et de l'action de Dieu dans la création matérielle et dans l'humanité pensante ; une conviction ferme et inébranlable que Dieu était le dernier mot de tout, et que les philosophies, les religions, les poésies n'étaient que des manifestations plus ou moins complètes de nos rapports avec l'être infini ; des échelons plus ou moins sublimes pour nous approcher successivement de celui qui est ! Les religions sont la poésie de l'âme. Ces poésies auxquelles la soif ardente de cette époque a prêté souvent un prix, une saveur qu'elles n'avaient pas en elles-mêmes, sont bien loin de répondre à mes désirs et d'exprimer ce que j'ai senti ; elles sont très imparfaites, très négligées, très incomplètes, et je ne pense pas qu'elles vivent bien longtemps dans la mémoire de ceux dont la poésie est la langue ; je ne me repens cependant pas de les avoir publiées ; elles ont été une note au moins de ce grand et magnifique concert d'intelligence que la terre exhale de siècle en siècle vers son auteur, que le souffle du temps laisse flotter harmonieusement quelques jours sur l'humanité, et qu'il emporte ensuite où vont plus ou moins vite toutes les choses mortelles. Elles auront été le soupir modulé de mon âme en traversant cette vallée d'exil et de larmes, ma prière chantée au grand être ; et aussi quelquefois l'hymne de mon enthousiasme, de mon amitié ou de mon amour pour ce que j'ai vu, connu, admiré ou aimé de bon et de beau parmi les hommes. Un souvenir à toutes les vies dont j'ai vécu et que j'ai perdues !

La corde vibrante du messianisme humanitaire

La pensée politique et sociale qui travaille le monde intellectuel et qui m'a toujours fortement travaillé moi-même, m'arrache pour deux ou trois ans tout au plus aux pensées poétiques et philosophiques que j'estime à bien plus haut prix que la politique. La poésie, c'est l'idée ; la politique, c'est le fait ; autant l'idée est au-dessus du fait, autant la poésie est au-dessus de la politique. Mais l'homme ne vit pas seulement d'idéal ; il faut que cet idéal s'incarne et se résume pour lui dans des institutions sociales ; il y a des époques où ces institutions, qui représentent la pensée de l'humanité, sont organisées et vivantes ; la société alors marche toute seule, et la pensée peut s'en séparer et de son côté vivre seule dans des régions de son choix ; il y en a d'autres où les institutions usées par les siècles tombent en ruines de toutes parts et où chacun doit apporter sa pierre et son ciment pour reconstruire un abri à l'humanité. Ma conviction est que nous sommes à une de ces grandes époques de reconstruction, de rénovation sociale ; il ne s'agit pas seulement de savoir si le pouvoir passera de telles mains royales dans telles mains populaires ; si ce sera la noblesse, le sacerdoce ou la bourgeoisie qui prendront les rênes des gouvernements nouveaux, si nous nous appellerons empires ou républiques : il s'agit de plus ; il s'agit de décider si l'idée de morale, de religion, de charité évangélique sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique ; si Dieu dans son acception la plus pratique descendra enfin dans nos lois ; si tous les hommes consentiront à voir enfin dans tous les autres hommes des frères, ou continueront à y voir des ennemis ou des esclaves.

L'idée est mûre, les temps sont décisifs ; un petit nombre d'intelligences appartenant au hasard à toutes les diverses dénominations d'opinions politiques, portent l'idée féconde dans leurs têtes et dans leurs cœurs ; je suis du nombre de ceux qui veulent sans violence, mais avec hardiesse et avec foi, tenter enfin de réaliser cet idéal qui n'a pas en vain travaillé toutes les têtes au-dessus du niveau de l'humanité, depuis la tête incommensurable du Christ jusqu'à celle de Fénelon ; les ignorances, les timidités des gouvernements, nous servent et nous font place ; elles dégoûtent successivement dans tous les partis les hommes qui ont de la portée dans le regard et de la générosité dans le cœur, ces hommes désenchantés tour à tour de ces symboles menteurs qui ne les représentent plus, vont se grouper autour de l'idée seule, et la force des hommes viendra à eux s'ils comprennent la force de Dieu et s'ils sont dignes qu'elle repose sur eux par leur désintéressement et par leur foi dans l'avenir. C'est pour apporter une conviction, une parole de plus à ce groupe politique, que je renonce momentanément à la solitude, seul asile qui reste à ma pensée souffrante. Dès qu'il sera formé, dès qu'il aura une place dans la presse et dans les institutions, je rentrerai dans la vie poétique.

Le poème, monument d'une vie : de l'amour humain à l'amour divin

Un monde de poésie roule dans ma tête, je ne désire rien, je n'attends rien de la vie que des peines et des pertes de plus. Je me coucherais dès aujourd'hui avec plaisir dans le lit de mon sépulcre ; mais j'ai toujours demandé à Dieu de ne pas mourir sans avoir révélé à lui, au monde, à moi-même, une création de cette poésie qui a été ma seconde vie ici-bas ; de laisser après moi un monument quelconque de ma pensée ; ce monument, c'est un poème ; je l'ai construit et brisé cent fois dans ma tête, et les vers que j'ai publiés ne sont que des ébauches mutilées, des fragments brisés de ce poème de mon âme. Serai-je plus heureux maintenant que je touche à la maturité de la vie ? Ne laisserai-je ma pensée poétique que par fragments et par ébauches, ou lui donnerai-je enfin la forme, la masse et la vie dans un tout qui la coordonne et la résume, dans une œuvre qui se tienne debout et qui vive quelques années après moi ? Dieu seul le sait, et qu'il me l'accorde ou non, je ne l'en bénirai pas moins. Lui seul sait à quelle destinée il appelle ses créatures, et pénible ou douce, éclatante ou obscure, cette destinée est toujours parfaite, si elle est acceptée avec résignation et en inclinant la tête !

Maintenant, il ne me reste qu'à remercier toutes les âmes tendres et pieuses de mon temps, tous mes frères en poésie qui ont accueilli avec tant de fraternité et d'indulgence les faibles notes que j'ai chantées jusqu'ici pour eux. Je ne pense pas qu'aucun poète romain ait reçu plus de marques de sympathie, plus de signes d'intelligence et d'amitié de la jeunesse de son temps que je n'en ai reçu moi-même ; moi si incomplet, si inégal, si peu digne de ce nom de poète ; ce sont des espérances et non des réalités que l'on a saluées et caressées en

moi. La Providence me force à tromper toutes ces espérances ; mais que ceux qui m'ont ainsi encouragé dans toutes les parties de la France et de l'Europe sachent combien mon cœur a été sensible à cette sympathie qui a été ma plus douce récompense, qui a noué entre nous les liens invisibles d'une amitié intellectuelle. Ils m'ont rendu bien au-delà de ce que je leur ai donné : je ne sais quel poète disait, qu'une critique lui faisait cent fois plus de peine que tous les éloges ne pourraient lui faire de plaisir. Je le plains et je ne le comprends pas : quant à moi, je puis sans peine oublier toutes les critiques fondées ou non qui m'ont assailli sur ma route. Et d'abord j'ai la conscience d'en avoir mérité beaucoup ; mais fussent-elles toutes injustes et amères, elles auraient été amplement compensées par cette foule innombrable de lettres que j'ai reçues de mes amis inconnus. Une douleur que vos vers ont pu endormir un moment, un enthousiasme que vous avez allumé le premier dans un cœur jeune et pur, une prière confuse de l'âme à laquelle vous avez donné une parole et un accent, un soupir qui a répondu à un de vos soupirs, une larme d'émotion qui est tombée à votre voix de la paupière d'une jeune femme, un nom chéri, symbole de vos affections les plus intimes, et que vous avez consacré dans une langue moins fragile que la langue vulgaire, une mémoire de mère, de femme, d'amie, d'enfant, que vous avez embaumée pour les siècles dans une strophe de sentiment et de poésie ! La moindre de ces choses saintes consolerait de toutes les critiques, et vaut cent fois, pour l'âme du poète, ce que ses faibles vers lui ont coûté de veilles ou d'amertume.

Paris, 11 février 1834.

Documents complémentaires annexés :

Texte complet

- Alphonse de Lamartine, *Des destinées de la Poésie*, Ed Gosselin - Furne, 1834
- Alphonse de Lamartine, *Sur la politique rationnelle*, extrait du tome 37 des oeuvres complètes